

## Frédérique de Oña

### *a* comme amour\*

*D'où vient, où naît Amour ?  
Quel est son lieu propre, où demeure-t-il ?  
Est-il substance, accident ou souvenir ?  
Est-il causé par les yeux ou est-il volonté du cœur ?  
D'où procède son état de calme ou de fureur ?...  
Quelle chose est Amour ? A-t-il un visage ?...  
Cet amour est-il la vie ou bien la mort ?  
Celui qui le sert doit connaître sa nature.*

Guido ORLANDI

Travailler le séminaire *L'angoisse*<sup>1</sup>, c'est voir se déployer la question du lien entre le corps et l'affect. L'angoisse est un affect surgissant dans une vacillation d'un sujet désirant.

Ce n'est pas un séminaire qui, comme celui sur le transfert, traite de l'amour. Il en est cependant question à plusieurs endroits, une leçon y est même consacrée sous le titre « Aphorismes sur l'amour » et le séminaire se termine sur l'indication de la place déterminante de *a* dans le transfert.

L'angoisse est un chemin que Lacan choisit pour, dit-il, « revivifier » (page 265<sup>2</sup>) la dialectique du désir et la fonction de l'objet par rapport au désir

Ce chemin va être jalonné par des objets, dont l'objet anal va être un paradigme longuement développé. Leur séparation du corps propre depuis les enveloppes embryonnaires au scybalé va laisser des traces dans le sujet et contribuer à la construction du fantasme pour voiler ce manque, donc en rapport au grand Autre.

Ce sera la première partie de mon exposé.

\* Conférence faite à l'après-midi des cartels à Paris en mai 2006.

1 - Lacan J., *Le Séminaire livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

2 - Cette parenthèse et les parenthèses suivantes comprenant une numérotation de page renvoient au Séminaire *L'angoisse* référé ci-dessus.

Le traumatisme de la naissance, la prématurité du nouveau-né confronté au réel impose qu'un Autre y soit entré auparavant et que son désir soit là pour que le sujet puisse advenir. L'angoisse est mise par Lacan entre jouissance et désir. Nous essayerons d'en repérer les coordonnées.

Puis nous verrons comment l'amour y trouve sa place. Tant il est vrai qu'on aime aussi avec son corps... Lacan donne dans ce séminaire cette formule souvent répétée : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » (page 209), formule dont nous tenterons de comprendre les conséquences.

C'est un séminaire qui a une touche naturaliste même si c'est un développement qui va conduire à la construction d'un objet topologique, l'objet *a*. Il s'applique à traiter le corps, corps des zones érogènes, corps de jouissance puis des objets partiels, dont il dit que ce sont des inventions de névrosés (page 197) pour en venir à l'objet cause du désir.

Comme le rappelle Colette Soler, n'est vraiment sérieux que ce qui met en jeu le corps : les engagements sont d'être et pas de pensées. « La racine de la connaissance, c'est cet engagement dans le corps » dit Lacan (page 253).

Lacan va prendre la question de la construction du sujet au commencement, à l'arrivée dans le monde, dans le cosmos, comme il le dit.

C'est dès l'arrivée d'un être, qui va devoir passer par le filtre des signifiants de l'Autre, le désir de l'Autre, pour survivre et pour advenir sujet (c'est-à-dire un signifiant pour un autre signifiant) que Lacan place le phallus, comme désir de l'autre. L'angoisse surgit comme signal qu'un objet surgit à la place du manque, du phallus : l'objet *a*.

Je vous rappelle que le signifiant ment, c'est ce qui trompe. Il recouvre la trace du manque et s'il peut être envisagé comme une trace, c'est une trace effacée.

Nous verrons que ce n'est pas sans incidence sur notre question de l'amour dont on sait bien qu'il trompe ou plutôt qu'il se trompe.

Mais revenons aux objets et à leur trajet. Dans le passage par le miroir, le sujet va perdre, refouler, oublier, transformer ce qu'il a laissé dans ce corps de jouissance. « Tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste. » dit Lacan dans le Séminaire *L'angoisse*.

Une scène où chaque sujet joue son histoire évoquera ce monde perdu à jamais. Mais son scénario, son fantasme fera de lui un auteur acteur prisonnier du mi-dire. C'est le complexe de castration où le signifiant phallus ne sera présent que d'être en moins.

L'angoisse sera, nous dit Lacan, un indicateur de ce réel inaccessible. Un indicateur, et voire même un signal de l'objet, dans la mesure, et c'est le problème de l'entrée du signifiant dans le réel, où le manque, la notion du manque, c'est déjà du symbolique.

Mais le corps pour vivre doit jouir. Le sujet ne peut pas l'oublier totalement. Il y aura retour du refoulé.

Il y a une hantise, dit Lacan, de la tripe causale : « La cause est dans la tripe et figurée dans le manque » (page 250).

Pour vivre, le corps doit, à peu près dans l'ordre : respirer, manger, avoir chaud, vider sa tripe, se repérer dans l'espace (dont Lacan dit qu'ils font partie du réel) et pour cela, il est dépendant de l'Autre.

Il va devoir pas à pas, stade après stade se séparer de certains objets qualifiés d'ambocepteurs, ce qui veut dire qu'ils appartiennent un temps à lui et à l'Autre. C'est pourquoi dans un second temps va se poser la question de la subjectivation de cet objet dans l'Autre.

Ces objets, Lacan en traite quatre : la bouche, l'œil, la voix, le scydale et un équivalent, le phallus. Ces objets, je ne les reprendrai pas ici dans le détail. Il faut cependant en donner quelques caractéristiques pour envisager leur place ou plutôt leur élimination dans l'amour puisque, comme vous le savez, l'amour est un don de ce qu'on n'a pas, préservant ainsi sa place au manque.

Ces objets sont cessibles. Lacan insiste beaucoup là-dessus.

Comme morceau séparable, l'objet véhicule « primitivement quelque chose de l'identité du corps, antécédant sur le corps lui-même quant à la constitution du sujet » (page 363). Il permet au signifiant de s'incarner (page 104).

Je donnerai deux exemples de ces objets ambocepteurs :

« Lors du nourrissage au sein, le sein fait parti de l'individu nourri, il ne se trouve que plaqué sur la mère. L'angoisse du sevrage ce n'est pas tant qu'à l'occasion le sein manque au besoin du sujet, c'est plutôt que le petit enfant cède le sein auquel il est appendu comme à une part de lui-même (page 362). » « Il croit que *a*, c'est l'Autre, et qu'ayant affaire à *a* il a affaire au grand Autre, la mère. »

« C'est au niveau anal qu'il a pour la première fois l'occasion de se reconnaître dans un objet » (page 350), un objet pris dans la demande « Garde-le. Donne-le ». Cette demande de l'Autre prendra fallacieusement fonction d'objet dans le fantasme du névrosé et cela aura pour conséquence de faire passer a du côté de l'Autre. « La demande vient indûment à la place de ce qui est escamoté, *a*, l'objet. » (page 80).

L'objet anal est un des objets dont Lacan dit qu'il symbolisera le mieux ce dont il s'agira à l'avènement du stade phallique (page 351).

Mais c'est parce qu'il y a l'appel du trou phallique au centre du génital que ce qui se passe au niveau des objets prend son sens, prend du sens. C'est de la fonction d'organisation du complexe de castration qu'il s'agit. Dans le séminaire suivant il dira que cet objet privilégié découvert par l'analyse permet de faire surgir le sens du sexe, celui de la signification phallique.

De toute façon dit Lacan «... le phallus fonctionne partout, dans une fonction médiatrice, sauf là où on l'attend, nommément au stade phallique (page 300). »

Lacan distingue deux catégories d'objets : ceux qui s'échangent et ceux qui ne le peuvent pas, faute de pouvoir s'attraper dans le miroir. Il y a l'objet véridique, le petit *a* et l'objet postiche qui s'illustrera dans le fétichisme. Pourtant ces objets, qui sont cernés au plus près par la pulsion, courent avec les autres objets dans le domaine du partage. Quand ils entrent en liberté dans ce champ où ils n'ont que faire, l'angoisse nous signale la particularité de leur statut.

Le petit *a*, objet topologique déjà présent dans le graphe du désir comme support du désir dans et par le fantasme, prend donc ici le statut de cause du désir. « L'angoisse en est sa seule traduction subjective (page 119). »

Cet objet perdu « c'est ça à quoi nous avons affaire, d'une part dans le désir, d'autre part dans l'angoisse. Nous y avons affaire dans l'angoisse à un moment logiquement antérieur au moment où nous y avons affaire dans le désir (page 189). »

Donc l'angoisse est constitutive de l'apparition de *a*, de l'apparition de la fonction de *a* précise Lacan. C'est l'opérateur qui permet à la Chose de prendre forme d'objet *a*.

« L'angoisse est donc terme intermédiaire entre la jouissance et le

désir, en tant que c'est franchie l'angoisse, fondé sur le temps de l'angoisse, que le désir se constitue (page 204-205). »

Ce n'est qu'après que le \$ apparaît comme sujet du désir.

Et me voilà prête à introduire l'amour parce que « ce petit *a*, c'est non pas l'accès à la jouissance mais à l'Autre. C'est tout ce qui en reste, à partir du moment où le sujet veut faire son entrée dans cet Autre (page 209). »

C'est ce qui lie jouissance et désir. Et nous allons voir, ou entr'apercevoir, comment l'amour les lie aussi.

Lacan nous prévient : quand on parle d'amour ça risque vite de prendre un petit air de prêche. J'espère que je vais éviter l'embûche.

Si l'amour dans son essence est narcissique et se soutient de son insatisfaction voire de son impossibilité, s'il est « malentendu » quoique réciproque, c'est qu'il s'accroche à l'être qui ne peut parler qu'à travers (que de travers) sa rencontre avec le langage. Et cette rencontre c'est la demande qui la soutient.

L'amour, c'est aussi le point de rencontre, le glissement possible de la contingence, *ce qui cesse de ne pas s'écrire*, vers la nécessité de *ce qui ne cesse pas de s'écrire*, pour approcher l'impossible, *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*.

La contingence est la rencontre, la rencontre du partenaire avec ses affects, ses symptômes. Lors de cette rencontre, l'amour quand il apparaît va donner l'illusion que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, l'illusion que quelque chose s'inscrit dans la destinée de chacun. « Le rapport sexuel trouve un temps chez l'être qui parle sa trace et sa voie de mirage » dit Lacan dans le Séminaire *Encore*<sup>3</sup>. Le déplacement de la négation dans *cesse de ne pas s'écrire* vers *ne cesse pas de s'écrire*, est le point de suspension à quoi s'attache l'amour.

L'impossible du rapport sexuel est transformé en rapport de sujet à sujet avec les effets du savoir inconscient.

Je parle ici de cette façon de dire quelque chose sur l'amour, qui se trouve dans le Séminaire *Encore*<sup>4</sup>, pour introduire et indiquer ce qui dans l'amour est (et sera) subversif.

Cette possibilité (peut-être comme la haine d'ailleurs) d'être le signe

3 · Lacan J., *Le Séminaire livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

4 · Ibid.

d'un changement de discours est importante pour la direction de la cure et nous retrouverons plus loin cette fonction dans le Séminaire *L'angoisse*, où Lacan parlera de la mise en jeu du désir dans la cure à partir de l'article de Lucia Tower.

Mais l'amant ne sait pas pourquoi il aime. Il aime ce en quoi un sujet lui fait signe, dit Lacan. C'est-à-dire qu'il va incarner dans l'autre, par cette parole d'amour, le manque qui lui fait signe et qui lui permettrait de changer de discours ou, comme le disent les amants, de changer la vie.

C'est au réel indicible, à l'impossible du rapport sexuel que le symbolique de la parole d'amour se noue.

La beauté réveillée par cette parole d'amour voile l'impossible du rapport sexuel et son noyau, la mort.

Mais l'amour est aussi enfant de Bohême, facétieux et trompeur. Il est un jeu de dupes qui tient rarement ses promesses...

C'est, comme le dit Diotime dans *Le Banquet* de Platon, un milieu entre le mortel et l'immortel.

Autre problème quand on parle d'amour, de quoi parle-t-on ? De quel amour ?

Si l'amour parle de la division du sujet en voilant la barre du signifiant, il est fréquemment lui-même divisé entre amour sacré et amour profane (c'est d'ailleurs un joli tableau du Titien à la galerie Borghèse).

L'amour profane, c'est celui qui vient boucher le trou. Ça peut être le mariage, c'est le symptôme d'un manque à couvrir.

L'amour sacré serait plus proche de l'amour au cœur de l'analyse, c'est-à-dire un amour qui prend appui sur le manque pour relancer le désir. C'est aussi l'amour courtois.

« Ce n'est pas seulement combien de gens n'auraient jamais aimé s'ils n'avaient entendu parler de l'amour, comme l'a fort bien articulé la Rochefoucauld. C'est qu'il ne serait pas question de l'amour s'il n'y avait pas la culture. » (page 210). L'amour est un fait culturel affirme Lacan.

C'est d'abord dire qu'on ne peut pas en faire un premier terme, il n'est pas en-deçà du désir, il est déjà construction même s'il est fondamental pour l'homme.

Et même si ce n'est pas tout à fait ce que voulait dire La Rochefoucauld, force est de constater combien il est producteur d'œuvres littéraires, poétiques et picturales.

L'amour produit des objets, des objets substitutifs, parfois de valeur. Il n'y a qu'à voir les rayons des librairies.

Peut-on donner, au sens analytique du terme, une place équivalente à ces objets-là et à la production du symptôme ?

Quelques lignes plus loin, toujours dans le Séminaire *L'angoisse*, Lacan commente : « si c'est comme *érôs* que je me propose comme désirant, c'est-à-dire se proposer comme manque de *a*, c'est par cette voie que j'ouvre la porte à la jouissance, mais il est clair que le déclin de cette entreprise c'est que je sois apprécié comme *éroménos*, aimable et que quelque chose est loupé dans cette affaire. »

La parole d'amour (comme toute parole) engage son auteur. Elle investit son destinataire d'une réalité nouvelle. « Je t'identifie, toi à qui je parle, à l'objet qui te manque à toi-même (page 38). »

Cette phrase nous a beaucoup fait travailler. Peut-être parce qu'elle est présentée comme une recette infaillible mais surtout parce qu'elle est complexe.

Elle se découpe en trois points : l'identification, la parole, et l'objet qui manque.

L'identification, c'est l'identification imaginaire, celle au semblable, au frère, au petit autre, celui en qui on se reconnaît dans le miroir.

La parole, c'est le défilé des signifiants qui masquent et révèlent en même temps le monde du sujet.

L'objet, c'est ce qui circule, mais en dessous, ce qui est perdu, à la fois inclus dans le monde mais exclu du langage. C'est le Graal, si on veut. Mais c'est aussi ce qui à l'insu du sujet parle de lui.

Il y a cette phrase d'André Breton qui dit : « l'amour, c'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles... ».

« Je te désire même si je ne le sais pas » formule que Lacan dit inarticulable, quoique articulée, parce que refoulée quant à sa cause.

Le « même si je ne le sais pas », n'est-ce pas ce qui est le cœur même du mythe d'Œdipe : il ne savait pas qu'il tuait son père et couchait avec sa mère. Il ne savait pas qu'il avait un complexe. « Le péché d'Œdipe c'est la *cupido sciendi*, il veut savoir et ceci se paie par l'horreur, ce sont ses propres yeux jetés, jetés au sol qu'il voit enfin (page 384). »

Une autre histoire d'amour, parmi d'autres, où le vouloir savoir et

l'amour sont liés, est celle de Psyché et d'Eros. C'est d'avoir voulu savoir que Psyché perd son Eros mais c'est aussi à partir de là que l'histoire de Psyché va pouvoir commencer, commente Lacan.

Cette histoire dont Lacan se sert pour illustrer dans le séminaire sur le transfert ce qu'il nomme le « paradoxe du complexe de castration <sup>3</sup>» prend appui sur un tableau où un vase de fleurs sert à masquer le phallus manquant.

Le vase, Lacan va non seulement l'utiliser dans le schéma optique mais il va en faire un paradigme de la femme.

Il est très proche en cela des axiomes taoïstes quand il dit que ce qui est semblable à tous les vases, ce qui fait le pot, c'est le vide autour duquel le pot est fait.

Au réel il ne manque rien, évidemment. Ce qui ne se confond pas avec le plein, ou le vide. « La femme ne manque de rien » dit Lacan (page 211). C'est un point qui demanderait un développement long et précis. Je me contente ici de le lier à la précision qu'il donne quant au manque qui est déjà du symbolique donc déjà pris dans le fantasme. La femme, c'est comme construction passée par le défilé des signifiants qu'elle peut être manquante.

Mais au fond, elle est comme il faut qu'elle soit anatomiquement parlant. C'est dans la constitution de l'objet *a* du désir que la question et l'orientation du manque va se poser.

La femme est tisserande dit Lacan, et l'homme est un potier qui croit que le vase contient l'objet qui lui manque à lui, parce que s'il lui manque c'est pour qu'il puisse s'en servir...

C'est avec le récit de deux cures de deux « bonshommes » d'une psychanalyste du nom de Lucia Tower qu'il va illustrer cette différence de position dans le désir entre femme et homme.

Je ne reprendrai pas les cas mais juste un des commentaires de Lacan.

Lacan dit de la différence entre l'issue, pour l'une positive et pour l'autre moins positive, de ces deux cures que « dans un cas, le sujet l'a mise sur le plan de l'amour. Dans l'autre cas, il n'y est pas arrivé », c'est-à-dire que dans un cas il y a le signe d'un changement de discours et pas dans l'autre.

Le désir de l'Autre à l'œuvre dans tout désir « me met en cause, il

3 - Lacan J., *Le Séminaire livre VIII, Le transfert*, Paris, Seuil, 1991, page 274.

m'interroge à la racine même de mon désir à moi comme a, comme cause de ce désir et non comme objet » (page 180). C'est peut-être cela que le deuxième homme n'a pas pu supporter au point d'en faire un épisode qualifié de dépressif schizoïde dans l'article de Lucia Tower.

Lacan insiste sur l'importance de la mise en jeu de la dimension désirante dans la cure, comme toujours. Mais dans ce séminaire où se construit l'objet petit a à partir d'un corps de jouissance, où la pulsion est peu nommée mais tellement présente, le désir de l'analyste ne laisse pas de côté la dimension érotique, libidinale qui y est en jeu.

C'est à partir de cette illustration qu'il dira : « le masochisme féminin est un fantasme masculin » (page 222) et Don Juan, dont il fait l'analyse de la place de l'analyste, est un rêve féminin !

Lacan dit que la femme serait supérieure dans le domaine de la jouissance parce que l'objet phallique ne vient pour elle qu'au second plan et qu'elle est dans un rapport plus direct au désir de l'Autre dans la mesure où « elle se tente en tentant l'Autre » (page 221), où c'est le désir de l'Autre qui l'intéresse.

L'homme quant à lui est associé à une position sadique, celle qui va tenter de débusquer l'objet *a*, le morceau qui manque.

« Chez l'homme, l'objet est la condition du désir. »

« Pour la femme, le désir de l'Autre est le moyen pour que sa jouissance ait un objet, si je puis dire convenable. » (page 222)

Je conclurai en laissant beaucoup de points en chemin, mais évidemment l'amour n'a pas fini de faire couler de l'encre, ni la mienne. Mais avant la conclusion deux points s'imposent.

L'un à partir de l'équivalence que Lacan fait entre orgasme et angoisse. Non pas l'analogie mais l'équivalence. D'abord, dit-il, parce que l'orgasme comme l'angoisse, ça ne trompe pas. Ecrasement de la demande sous la satisfaction du besoin, selon la formule consacrée, dans la satisfaction de l'orgasme il n'est pas aussi facile que pour l'objet oral ou le regard de repérer où se situe la pulsion et à qui s'adresse la demande.

Comme Lacan le dit élégamment « la copulation interhumaine a quelque chose de transcendant par rapport à l'existence individuelle ». Il s'agit d'un champ où la survie de l'espèce est en jeu. C'est un des impératifs avec lequel l'humain doit composer. Et ce renouvellement de la vie est étroitement lié à la mort.

Quant à la demande, c'est quoi ? C'est une demande « de faire l'amour ». C'est la petite mort. Ce que nous demandons, c'est à mourir et même à mourir de rire, dit Lacan, qui rejoint là une grande tradition qui lie amour et comique, opérant une translation entre comique et mort.

Je laisse à votre appréciation une analogie qui me semble possible entre l'*Unheimlichkeit* et l'orgasme.

L'étrangeté rend compte d'un temps d'évanouissement du sujet. Temps fugace qui laisse un instant apparaître le réel. L'apparition du corps de jouissance n'est-ce pas aussi ce qui est à l'œuvre dans l'orgasme et qui permet à Lacan cette équivalence avec l'angoisse ?

Deuxième point qui est bien connu : « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas », formule que Lacan reprend dans la « Direction de la cure <sup>4</sup> » dans les *Écrits* pour en tirer une conséquence fondamentale qui mérite d'être prise au sérieux, fût-ce avec les plus démunis ou les enfants et je ne parle pas des adolescents.

En effet toute demande est une demande d'amour, tout comme l'est l'engagement dans le transfert.

Lacan dit « il est bien vrai que le sujet peut attendre qu'on le lui donne (c'est de l'amour que Lacan parle) puisque le psychanalyste n'a rien d'autre à lui donner. Mais même ce rien il ne le lui donne pas et ça vaut mieux ; et c'est pourquoi ce rien on le lui paie et chèrement de préférence, pour bien montrer qu'autrement ça ne vaudrait pas cher. <sup>5</sup> »

Hamlet, dans la première scène de l'acte III, dit à Ophélie qui veut lui rendre ses souvenirs, ses objets (elle nomme ainsi ses lettres) : « non je ne t'ai rien donné ». La chute du voile qu'a été la révélation du fantôme de son père ne lui permet plus de jouer au jeu de l'amour. La mort, la vengeance, la haine occupent son esprit. Pourtant ce « je ne t'ai rien donné » dit encore tout son amour pour elle.

Face à une Ophélie implorante, il lui dit que le mieux qu'elle ait à faire c'est d'aller au couvent peut-être pour se préserver de l'illusion de l'amour. Mais Ophélie n'entendra pas l'impossible. Elle en mourra, noyée sous un saule, apaisée.

La psychanalyse n'a rien inventé sur l'amour. Shakespeare dans *Hamlet*, Platon dans *Le Banquet*, Bataille, Buñuel (...) concentrent presque tout Lacan.

4 · Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

5 · Ibid, p. 618.

La psychanalyse permet cependant, au sujet qui s'y engage, de transformer ce qui de l'amour peut être en place de symptôme, d'amour bouche-trou, en un amour qui d'incarner un Rien précieux, comme valeur incarnée du manque, relancera le désir

Alors si, comme le dit le poème italien du début :

*Celui qui le sert doit connaître sa nature.*

cela justifie que nous continuions pour chacun et pour la psychanalyse à tenter d'explorer les contours de ce qui reste un mystère.

Je remercie le travail de ce cartel de m'avoir permis d'effleurer avec vous cette question. ■